

Eumeswil

Jünger, Ernst, Folio, 1997 (1998), 539 p.

Anarque :

*Du préfixe an-(« sans »), avec le grec ancien ἀρχός archos (« chef », « dirigeant »).
Terme utilisé par Ernst Jünger dans Eumeswil (1977¹).
Individu qui, en dépit de la situation, reste libre et capable de réflexion et d'observation.
<https://fr.wiktionary.org/wiki/anarque>*

*L'anarchiste est à l'anarque ce que le monarchiste est au monarque.
(p. 4 de couverture)*

Les professeurs

D'un côté les monarchies, les oligarchies, les dictatures, la tyrannie – de l'autre les démocraties, les républiques, l'*ochlos*, l'anarchie. D'une part, le capitaine, de l'autre l'équipage, ici le grand meneur d'hommes, là le corps social. Pour les initiés, ces oppositions sont certes nécessaires mais en même temps illusoire – ce sont des thèmes qui servent à remonter l'horloge de l'histoire. Il est bien rare qu'on voie rayonner un grand midi, où les antithèses se résolvent en bonheur. 37²

Les valeurs ont continué de dégénérer en platitudes. D'abord, elles furent présentes, puis encore respectées, puis, pour finir, un objet de scandale. 43

Le principe d'anarchie reste au fond. Il peut détruire ou libérer. L'histoire mondiale est mue par l'anarchie. L'homme libre est anarchique, l'anarchiste ne l'est pas.
L'anarque peut vivre dans la solitude ; l'anarchiste est un être social, et contraint de chercher des compagnons. 55

L'anarchiste est le partenaire du monarque qu'il rêve de détruire. En frappant la personne, il affermit l'ordre de la succession. Le suffixe « -isme » accentue le vouloir aux dépens de la substance.
La contrepartie de l'anarchiste, c'est l'anarque. Celui-ci n'est pas le partenaire du monarque, mais son antipode, l'homme que le puissant n'arrive pas à saisir, bien que lui aussi soit dangereux. Il n'est pas l'adversaire du monarque, mais son pendant.
Le monarque veut régner sur une foule de gens, et même sur tous ; l'anarque sur lui-même, et lui seul. Ce qui lui procure une attitude objective, voire sceptique envers le pouvoir, dont il laisse défiler devant lui les figures – intangible, assurément, mais non sans émotion intime, non sans passion historique. 57

L'autorité agit plus fortement dans le silence que dans les paroles : cela vaut du monarque, qui peut être analphabète, autant que du maître de haut niveau intellectuel. 80

Pourquoi a-t-on emporté, dans la marche à travers le désert, les tables du Sinaï ? Après tout, chacun connaissait le texte par cœur. Ce qui parlait en eux, c'était plus encore, et autre chose que les commandements : le pouvoir de commander. 84

¹ Première édition en allemand.

² Le nombre indique le n° de la page du texte qui précède.

L'agression contre l'écriture et le signe fait partie de la simplification entrée dans l'histoire sous le nom de révolution culturelle. 115

Isolement et assurance

En pratique, chacun de ceux qui « s'emparent du pouvoir » est, dans les premiers temps, acclamé. [Je suis] un anarque, non indifférent, mais libre de tout engagement. 130

Toutefois, là où tout est possible, on peut tout se permettre. Je suis anarque, non que je méprise l'autorité, mais parce que j'ai besoin d'elle. Je ne suis pas incroyant, mais en quête de quelque chose à quoi l'on puisse croire. 136

Je rêve à Tibère qui bavarde avec Macron³, au triclinium. 155

Le libéral est mécontent de tout régime ; l'anarque en traverse la série sans jamais se cogner, comme il ferait d'une colonnade. C'est la bonne recette pour quiconque s'intéresse plus à l'essence du monde qu'à ses apparences – le philosophe, l'artiste, le croyant. De ce point de vue, je crois que les juifs furent bien sots de refuser le salut à l'Empereur. C'était une pure question de forme. Il est vrai qu'il faut avoir surmonté ses résistances intérieures avant de s'accommoder de la situation. 173

Si l'anarque prend ses distances à l'égard du pouvoir, celui d'un prince ou de la société, cela ne veut pas dire qu'il refuse de servir quoi qu'il advienne. D'une manière générale, il ne sert même pas plus mal que tous les autres, et parfois mieux encore, quand le jeu l'amuse. C'est seulement du serment, du sacrifice, du don suprême de soi qu'il s'abstient. 206

Je considère un changement de pouvoir comme un intermède – deux formes de domination, également insuffisantes, j'en suis convaincu, se relaient. Cette relève m'offre le plaisir d'un entracte, où se manifeste plus clairement le fait que toute ma vie n'est qu'un entracte. 214

L'anarque se distingue aussi de l'anarchiste en ce qu'il possède un sens aigu des règles. Quiconque prend le train roule sur des viaducs et à travers des tunnels que des ingénieurs ont conçu à son usage. Ce qui ne lui trouble pas l'esprit ; il s'enfonce dans son journal en toute quiétude, déjeune ou pense à ses affaires. À ceci près que ces relations restent toujours présentes à sa conscience et qu'il ne perd jamais des yeux son thème favori, la liberté, malgré tout ce qui peut se passer au-dehors, par monts et par vaux, à toute vitesse. Il peut descendre à chaque moment, non seulement de voiture, mais de toute exigence qu'élèvent à son égard l'État, la société, l'Église, et même quitter l'existence. 215

L'anarque est le pendant du monarque : souverain comme celui-ci, et plus libre, n'étant pas contraint au règne. 216

L'anarque respecte les règles. *Respectare*, forme intensive de *respicere*, c'est : regarder en arrière, méditer, prendre en considération. Ce sont là des règles de circulation. L'anarchiste rappelle à l'ordre un piéton qui n'en tient pas compte et ne tarde pas à se faire écraser. Le premier contrôle des passeports lui est déjà fatal. « Je n'en ai pas encore vu un finir dans la joie », aussi loin que je remonte dans l'histoire. 217

³ Macron avait toute l'estime de Caligula prétendant au pouvoir, mais une fois celui-ci parvenu à ses fins, et grâce à l'appui du préfet du prétoire, Caligula va prendre ses distances avec son ancien mentor, jusqu'à se moquer ouvertement de lui. L'attitude de sa femme Ennia Naevia, avec qui Caligula entretenait une relation adultère connue ou non de Macron, fut un poids pour l'empereur, qui décida de se débarrasser du couple. L'appui de Macron en faveur de Caligula ne fut pas récompensé : devenus encombrants, Macron et son épouse Ennia furent forcés de se suicider sur ordre de Caligula peu après son arrivée au pouvoir (https://fr.wikipedia.org/wiki/Naevius_Sutorius_Macro).

Notes prises au bar de nuit

L'anarque, ne reconnaissant aucun gouvernement, mais refusant aussi de se bercer, comme l'anarchiste, de songeries paradisiaques, possède pour cette seule raison un poste d'observateur neutre. [Il] voit les hommes et les forces pénétrer dans l'arène comme les verrait un arbitre. Le temps ronge tout pouvoir, et plus vite même ceux qui sont bons. 263

L'anarque pense de manière primitive ; il ne se laisse rien prendre de son bonheur. « Rends-toi toi-même heureux », c'est son principe fondamental, et sa réplique au « Connais-toi toi-même » du temple d'Apollon à Delphes. Les deux maximes se complètent ; il nous faut connaître, et notre bonheur, et notre mesure. 268

Étant anarche, je tiens l'obligation scolaire, comme tout lien, toute entrave à la liberté, pour une niaiserie scandaleuse. Ç'a été l'une des plus grandes sources de malheur en ce monde. 279

L'anarque apprend à lire et à écrire, si et quand c'est son bon plaisir. Bien des enfants y sont entraînés par une curiosité de naissance. Charlemagne était analphabète, et n'en avait pas moins longtemps régné sur son immense empire. Il avait plus et mieux à faire [qu'à apprendre l'art d'écrire]. L'obligation scolaire est, en gros, un moyen de châtrer la force de la nature et d'amorcer l'exploitation. C'est tout aussi vrai du service militaire obligatoire, qui est apparu dans le même contexte. L'anarque le rejette, tout comme la vaccination obligatoire et les assurances, quelles qu'elles soient. Il prête serment, mais avec des restrictions mentales. Il n'est pas déserteur, mais réfractaire. 281

Un jour à la casbah

L'anarque n'est nullement différent des autres hommes. Seulement, il n'aime pas se lier. Il n'gaspille pas ce qu'il a de meilleur. Il n'accepte pas du toc en échange de son or. Il connaît sa liberté, mais aussi ce qu'elle vaut. L'équation est juste lorsqu'on lui offre une solution crédible. Elle a l'UN pour résultat.

L'anarque a son *éthos* propre, mais pas de morale. Il reconnaît le droit et non la loi ; méprise les règlements. Dès que l'éthos descend au niveau des règlements et des commandements, c'est qu'il est déjà corrompu. Mais il peut très bien se trouver en harmonie avec eux, selon le lieu et les circonstances, et plus ou moins longtemps.

L'une des erreurs des anarchistes consiste à tenir l'homme pour naturellement bon. Ce postulat signifie qu'ils châtrant la société, de même que les théologiens châtrant Dieu (« Dieu, c'est le Bien »). Trait de saturnisme. 292

Quand la société est encroutée, quand une conscience nouvelle cherche à se libérer, elle se reconstruit dans l'œuvre d'art... ce qui en explique les effets dont la violence épouvante non seulement le pouvoir, mais souvent l'artiste lui-même. C'est un « homme nouveau » - en fait, naturellement, l'homme de toujours – qu'on présente, sous sa forme active et passive. Vaste palette : l'individu se reconnaît, de *Werther* aux *Brigands*, du *Mariage de Figaro* aux *Cent vingt journées de Sodome*. 311

S'opposer, c'est collaborer. [C'est] moins endommager l'ordre que le confirmer.

L'anarque, tout au contraire, n'en discerne pas seulement de prime abord l'imperfection : il en reconnaît la valeur, même avec cette réserve. L'État et la société lui répugnent plus ou moins, mais il peut se présenter des temps et des lieux où l'harmonie invisible transparaît dans l'harmonie visible. En pareil cas, on sert joyeusement. 318

La pauvreté ne tombe pas du ciel ; c'est l'État qui en accouche.
Les *proletarii* étaient les citoyens qui servaient l'État, non de leur argent, mais en faisant des enfants.
321

Mon père a bien pu me donner l'existence, mais non pas l'être. J'y étais avant ma naissance, avant même que je ne fusse engendré, et après ma mort, je « serai » en lui. L'être naît par la création, l'existence de l'engendrement. Le père la « confère » lorsqu'il engendre. En engendrant le fils, il atteste, symboliquement, la création. 341

Non qu'en tant qu'anarque, je rejette à tout prix l'autorité. Bien au contraire, je suis en quête d'elle et me réserve, pour cette raison précise, le droit d'examen.
Un homme sans histoire est un être qui a perdu son ombre. De ce fait, il adopte un opportunisme répugnant. 343

Il y eut jadis de grands entretiens entre le père et le fils... entretiens entre puissants, et aussi entre opprimés. L'anarque est passionné par les uns et les autres ; l'imminence de la mort accuse les contours. 344

La guerre est menée par les pères ; la guerre civile entre les fils. 345

Je suis anarque dans l'espace, méta-historien dans le temps. Aussi n'ai-je d'engagement, ni envers le présent politique, ni envers la tradition, et suis une page blanche – ouvert te en pouvoir d'agir dans toutes les directions. Le Vieux, tout au contraire, continue à verser son vin dans les vieilles outres moisiées, croit à la constitution, alors que rien ni personne n'a de constitution juste. 346

L'anarque connaît les règles du jeu. Il les a étudiées, en historien, et, en tant que contemporain, il les assume. Il mène, dans la mesure du possible, son jeu propre à l'intérieur de leur cadre ; c'est ce qui cause le moins de complications. 348

Pour l'anarque, il est absurde de lier la mort au châtement. À cet égard, il est plus proche du criminel que du juge, car il n'est nullement disposé à reconnaître dans cette sentence son expiation, mais place sa faute dans ses propres insuffisances. En quoi, il discerne en lui-même, non une personnalité morale, mais une personnalité tragique.
C'est ainsi qu'agit le Grand Maître Jacques de Molay, lorsqu'il révoqua les aveux qu'on lui avait arraché par la torture, avant d'être brûlé à petit feu. 350

L'anarque connaît la loi fondamentale. Il en connaît aussi les falsifications. Il sait qu'il a droit à l'expiation des forfaits commis contre lui. La ruse de l'État lui a dérobé ce jugement ; l'État est dans l'obligation de l'exécuter en lieu et place de l'individu.
Au lieu de cela, on voit des eunuques s'assembler pour réduire à l'impuissance le peuple au nom duquel ils ont le front de parler. C'est logique, pour autant que le plus ardent besoin de l'eunuque est de châtier l'homme libre. Ainsi sont concoctées des lois aux termes desquelles on devrait « courir se plaindre au juge, tandis qu'on viole votre mère ». 352

Le peuple est fait d'individus et d'hommes libres, tandis que l'État est un conglomerat de chiffres. La servitude a déjà débuté chez les pâtres ; c'est dans les vallées fluviales, avec leurs canaux et leurs digues, qu'elle a atteint sa perfection ; elle a pour modèle le sort de l'esclave aux mines et au moulin. Depuis lors, on a perfectionné les ruses grâce auxquelles on dissimule les entraves.
Les anarchistes voudraient changer tout cela ; leurs idées, dès leur point de départ, tombent à faux. L'homme ne doit pas être ami du soleil, mais lui-même soleil. Il l'est ; l'erreur consiste en ce qu'il méconnaît son lieu, son pays d'origine, et par là même, son droit. 353

« Milieu » a pour racine « medius », et « medius est celui qui est au milieu⁴ ». L'anarque connaît qu'il est un milieu : tel est son droit de nature, qu'il accorde également à tout autre humain. Il ne reconnaît aucune loi – mais cela ne veut pas dire qu'il néglige la loi et ne l'étudie pas assidument. S'il a l'eau pour milieu, il va mouvoir ses nageoires ; si c'est l'air, il bandera ses ailes ; quant au ressac, il bondit par-dessus lui sous forme de poisson volant.

L'anarchiste est l'ennemi mortel du pouvoir, tandis que l'anarque n'en reconnaît pas la légitimité. Il ne cherche ni à s'en emparer, ni à le renverser, ni à le modifier – ses coups de boutoirs passent à côté de lui.

L'anarque n'est pas non plus un individualiste. Il ne veut s'exhiber ni sous les oripeaux de « grand homme », ni sous ceux de l'esprit libre. Sa mesure lui suffit ; la liberté n'est pas son but ; elle est sa propriété. 389

Il n'intervient ni en ennemi, ni en réformateur ; dans les chaumières comme dans les palais, on pourra s'entendre avec lui. La vie est trop courte et trop belle pour qu'on la sacrifie à des idées, bien qu'on ne puisse toujours éviter d'en être contaminé.

Il est déjà plus difficile de le distinguer du solipsiste qui considère le monde comme le produit de ses songeries. Attitude largement défendable. Le monde, maison ceinte d'échafaudages, est notre représentation, le monde rempli de fleurs, notre rêve.

Le solipsiste, comme tous les anarchistes, et il est le plus extrémiste de tous, se prend à son propre piège, s'arrogeant une autonomie dont les responsabilités sont pour lui un fardeau trop pesant. S'il, à lui tout seul, inventé la société, le voilà seul coupable de son imperfection, et s'il se brise sur elle, il périt mythiquement de son impuissance de poète, et logiquement d'une faute de raisonnement. 390

Est modus in rebus... il faut connaître les règles du jeu, qu'on se meuve au sein de la tyrannie, ou du *demos*, ou au lupanar. C'est particulièrement vrai de l'anarque... voilà son second commandement, à côté du premier : « Connais-toi toi-même ». 405

À première vue, l'anarque apparaît identique à l'anarchiste en ce qu'ils admettent, l'un comme l'autre, que l'homme est bon. La différence consiste en ceci : l'anarchiste le croit, l'anarque le concède. Donc pour lui, c'est une hypothèse, pour l'anarchiste un axiome. Une hypothèse a besoin d'être vérifiée en chaque cas particulier ; un axiome est inébranlable. Suivent alors les déceptions personnelles. C'est pourquoi l'histoire de l'anarchie est faite d'une série de scissions. Pour finir, l'individu reste seul, en exclu, en désespéré.

Dans ses actes, l'anarque ne se laisse pas guider par l'axiome du bien, au sens de Rousseau, mais par le bien comme maxime de la raison pratique. Rousseau avait trop d'hormones, et Kant trop peu ; l'un a mû le monde par ce qu'il contestait, l'autre par ce qu'il a connu. L'historien rend justice à l'un comme à l'autre. 419-420

Dans les mots que renforce le suffixe « -isme », une certaine prétention se traduit, une tendance volontariste, et souvent une hostilité *a priori*. Le mouvement devient tumultueux aux dépens de la substance. Ce sont là des mots pour sectaires, pour ceux qui n'ont lu qu'un *seul* livre, pour ceux qui « jurent fidélité à leur drapeau et se battent pour la cause, quoi qu'il advienne », bref, pour les types du représentant et du voyageur de commerce en lieux communs. Une conversation avec quelqu'un qui se présente sous le nom de réaliste se termine le plus souvent de manière fâcheuse. Il a de la chose, comme l'idéaliste de l'idée ou l'égoïste du moi, une notion bornée. La liberté est mise sous étiquette. C'est tout aussi vrai du rapport de l'anarchiste à l'anarchie.

Que trente anarchistes s'assemblent dans quelque ville, et le fumet des incendies et des cadavres s'y étale, précédé par des mots d'ordre obscènes. Que trente anarchistes y vivent sans même se connaître l'un l'autre, et il ne s'y passe rien ou si peu que rien ; l'atmosphère se purifie.

⁴ En français dans le texte (N. d. T.)

Si je tue mon père, je tombe dans les mains de mon frère. Il n'y a pas plus à espérer de la société que de l'État. Le salut est dans l'individu. 428

Deux écueils se dressent devant l'anarchiste. Le premier, celui de l'État peut être surmonté, surtout dans l'ouragan, quand les vagues s'enflent. Il échoue inéluctablement sur le second, celui de la société, et précisément de celle dont il avait conçu l'image. Il survient un bref intermède entre la chute des pouvoirs légitimes et la nouvelle légalité. Deux semaines après que Kropotkine eut été enterré derrière le drapeau noir, on liquida les marins de Cronstadt.

D'où également les querelles infinies entre les anarchistes, les syndicalistes et les socialistes de toute nuance... entre Babeuf et Robespierre, Marx et Bakounine, Sorel et Jaurès, avec tous les autres dont les noms sont effacés comme des empreintes dans le sable. 433

« Un crime énorme, brutal, impudent, sans conscience, orgueilleux – le crime commis contre la sainteté de toute autorité » (John Mackay, à propos de *L'Unique* de Max Stirner).

Le signe distinctif des grands saints, et il n'y en a guère, c'est qu'ils vont droit au cœur du problème. Les évidences les plus proches sont invisibles ; rien de plus difficile que de faire comprendre ce qui va de soi. Qu'on le découvre ou qu'on le retrouve, il s'en dégage des forces explosives. Saint Antoine a discerné la puissance du solitaire, Saint François celle du pauvre, Stirner celle de l'Unique. « Au fond », en ce monde, tout homme est solitaire, et pauvre, et unique. 449

Les points cardinaux ou les axiomes du système de Stirner sont au nombre de deux seulement, mais ils suffisent à nourrir une réflexion approfondie :

1. Ce n'est pas mon affaire.
2. Rien n'a plus d'importance que moi.

Toute adjonction serait superflue. Il va de soi que *L'Unique* provoqua aussitôt de vives contradictions et fut compris totalement de travers, qu'il se fit la réputation d'un monstre. Le livre parut à Leipzig et fut immédiatement confisqué ; interdiction levée par le ministre de l'Intérieur, pour cette raison que l'œuvre était « trop absurde pour devenir dangereuse ». Sur quoi, Stirner : « Qu'un peuple se passe de la liberté de la presse. Pour Moi, j'invente quelque ruse ou quelque acte de violence afin d'être imprimé ; et l'autorisation de le faire, je ne la tire que de Moi et de Mon pouvoir. » 451

Stirner a remplacé en bien des passages l'« Unique » par le « Propriétaire ». Le Propriétaire ne conquiert pas le pouvoir, mais connaît qu'il est sa propriété. Il se l'arroge, ou, pour mieux dire, il se l'attribue. Ce qui peut se faire sans violence et surtout par le renforcement de la conscience de soi.

« Tout sera mon affaire, mais jamais Mon affaire. Fi de l'égoïste ! »

Le Propriétaire ne lutte pas avec le monarque, il se l'intègre. À cet égard, il est parent de l'historien. 452

« Quoi que disent ou que nient les socialistes d'État, leur système, s'il est une fois adopté, est condamné à aboutir à une religion d'État dont tous paieront les frais et qui exigera de tous l'agenouillement devant les autels ; à une école de médecine d'État, par les praticiens de laquelle tous seront obligés de se faire soigner ; à un système étatique d'hygiène, qui prescrira ce que tous auront à manger et à boire, de quoi ils devront se vêtir et ce qu'il leur faudra faire ou ne pas faire ; à un code étatique de morale qui, loin de se contenter de châtier le crime, réprimera tout ce que la majorité peut qualifier de vice ; à un système étatique d'enseignement, qui interdira toutes les écoles, académies et universités privées ; à une école primaire d'État, où les enfants seront obligatoirement élevés en commun sur le budget public, et enfin à une famille d'État qui tentera d'introduire scientifiquement l'eugénisme... C'est ainsi que l'autorité parviendra à son faite, et le monopole au déploiement suprême de son pouvoir. » (Benjamin Tucker, dans une des revues *Liberty*). 456

Écrit en 188 de l'ère chrétienne, bien avant qu'un Irlandais, un frère en esprit, ne dessinât l'image hideuse d'un pareil avenir. Pauvre Tucker... Il mourut fort âgé dans la première année de la Seconde

Guerre mondiale, après avoir vu triompher l'État autoritaire en Russie, en Allemagne, en Italie, au Portugal et en Espagne. 457

Bakounine voulait remplacer l'Église par l'État. 457

Selon Mackay, l'« association » relève de la substance, et selon Stirner, de l'accident.

« Donc, un homme libre pourrait quelque jour prendre parti ? Certes – mais il ne saurait ne se laisser ni prendre ni confisquer par le parti. » Il crée une association « qui durera aussi longtemps que le parti et Moi poursuivrons le même but. »

Mackay est plus en accord avec Stirner dans les maximes qu'il lance contre la « masse ». Par exemple :

« Les masses demeurent aussi abruties et indifférente qu'elles l'ont toujours été ; et la place rendue vide est aussitôt occupée par un autre, sorti de l'arsenal inépuisable des gens prêts, en tout temps, à la répression. » 459

Extraits sélectionnés par Jean-Pierre Lepri.

Des citations de Ernst Jünger :

https://fr.wikiquote.org/wiki/Ernst_Jünger

D'autres extraits :

Alain de Benoist, *Ce que Penser veut dire*, Rocher, p.154 :

Le Rebelle devait se réfugier dans la forêt, parce qu'il était un homme sans pouvoir et que c'est seulement ainsi qu'il pouvait rester libre. L'Anarque lui aussi est sans pouvoir, mais c'est précisément pour cette raison qu'il peut s'affirmer souverain. Alors que l'Anarchiste veut faire disparaître le pouvoir, l'Anarque se contente de rompre tout lien avec lui. Il ne cherche pas à s'en emparer, car il n'en a pas besoin pour devenir ce qu'il est. L'Anarque est souverain par lui-même. Il s'adapte à toute chose parce que rien ne l'atteint. Ayant franchi le mur du temps, il est dans la position de l'étoile polaire, celle qui reste fixe tandis que la voûte étoilée tourne autour d'elle. L'Anarque, ce centre immobile, ce « point central de la roue tournoyante » d'où procède tout mouvement.

« Les révolutions silencieuses sont les plus efficaces ».

<https://www.hypnose-deconditionnement.com/blog/2017/02/05/lanarque---ernst-junger-eumeswill> :

L'anarque peut vivre dans la solitude ; l'anarchiste est un être social, et contraint de chercher des compagnons.

Étant anarque, je suis résolu à ne me laisser captiver par rien, à ne rien prendre au sérieux, en dernière analyse... non, certes, à la manière des nihilistes, mais plutôt en enfant perdu, qui, dans le no man's land d'entre les lignes des marées, ouvre l'œil et l'oreille.

C'est le rôle de l'anarque que de rester libre de tout engagement, mais capable de se tourner de n'importe quel côté.

Le trait propre qui fait de moi un anarque, c'est que je vis dans un monde que, "en dernière analyse", je ne prends pas au sérieux.

Pour l'anarque, les choses ne changent guère lorsqu'il se dépouille d'un uniforme qu'il considérait en partie comme une souquenille de fou, en partie comme un vêtement de camouflage. Il dissimule sa liberté intérieure, qu'il objectivera à l'occasion de tels passages. C'est ce qui le distingue de l'anarchiste qui, objectivement dépourvu de toute liberté, est pris d'une crise de folie furieuse, jusqu'au moment où on lui passe une camisole de force plus sérieuse.

Ce qui d'ailleurs me frappe, chez nos professeurs, c'est qu'ils pérorent d'abondance contre l'État et l'ordre, pour briller devant les étudiants, tout en attendant du même État qu'il leur verse ponctuellement leur traitement, leur pension et leurs allocations familiales, et qu'à cet égard du moins ils sont encore amis de l'ordre.

Le libéral est mécontent de tout régime ; l'anarque en traverse la série, si possible sans jamais se cogner, comme il ferait d'une colonnade. C'est la bonne recette pour qui s'intéresse à l'essence du monde plutôt qu'à ses apparences - le philosophe, l'artiste, le croyant.

Quand la société oblige l'anarque à entrer dans un conflit auquel il est intérieurement indifférent, elle provoque ses contre-mesures. Il tentera de retourner le levier au moyen duquel elle le meut.

Si j'aime la liberté "par-dessus tout", chaque engagement devient image, symbole. Ce qui touche à la différence entre le rebelle et le combattant pour la liberté ; elle est de nature, non qualitative, mais essentielle. L'anarque est plus proche de l'être. Le partisan se meut à l'intérieur des fronts sociaux et nationaux, l'anarque se tient au-dehors. Il est vrai qu'il ne saurait se soustraire aux divisions entre partis, puisqu'il vit en société.

Je disais qu'il ne faut pas confondre rebelles et partisans ; le partisan se bat en compagnie, le rebelle tout seul. D'autre part, il faut bien distinguer le rebelle de l'anarque, bien que l'un et l'autre soient parfois très semblables et à peine différents, d'un point de vue existentiel.

La distinction réside en ce que le rebelle a été banni de la société, tandis que l'anarque a banni la société de lui-même. Il est et reste son propre maître dans toutes circonstances.

Pour l'anarque [...] S'il prend ses distances à l'égard du pouvoir, celui d'un prince ou de la société, cela ne veut pas dire qu'il refuse de servir, quoiqu'il advienne. D'une manière générale, il ne sert pas plus mal que tous les autres, et parfois mieux encore, quand le jeu l'amuse. C'est seulement du serment, du sacrifice, du don suprême de soi qu'il s'abstient.

L'anarque est [...] le pendant du monarque : souverain, comme celui-ci, et plus libre, n'étant pas contraint au règne.

Le libéralisme est à la liberté ce que l'anarchisme est à l'anarchie.

L'illusion égalitaire des démagogues est encore plus dangereuse que la brutalité des traîneurs de sabres... pour l'anarque, constatation théorique, puisqu'il les évite les uns et les autres.

L'anarque, ne reconnaissant aucun gouvernement, mais refusant aussi de se bercer, comme l'anarchiste, de songeries paradisiaques, possède, pour cette seule raison, un poste d'observateur neutre.

L'anarque pense de manière plus primitive ; il ne se laisse rien prendre de son bonheur. "Rends-toi toi-même heureux", c'est son principe fondamental, et sa réplique au « Connais-toi toi-même » du temple d'Apollon, à Delphes. Les deux maximes se complètent ; il nous faut connaître, et notre bonheur, et notre mesure.

Le monde est plus merveilleux que ne le représentent sciences et religions. L'art est seul à le soupçonner.

L'obligation scolaire est, en gros, un moyen de châtrer la force de la nature et d'amorcer l'exploitation. C'est tout aussi vrai du service militaire obligatoire, qui est apparu dans le même contexte. L'anarque le rejette, tout comme la vaccination obligatoire et les assurances, quelles qu'elles soient. Il prête serment, mais avec des restrictions mentales. Il n'est pas déserteur, mais réfractaire.

Qu'on lui impose le port d'une arme, il n'en sera pas plus digne de confiance, mais, tout au contraire, plus dangereux. La collectivité ne peut tirer que dans une direction, l'anarque dans tous les azimuts.

L'anarque [...] a le temps d'attendre. Il a son éthos propre, mais pas de morale. Il reconnaît le droit et non la loi ; méprise les règlements. Dès que l'éthos descend au niveau des règlements et des commandements, c'est qu'il est déjà corrompu.

L'anarque n'en [la société] discerne pas seulement de prime abord l'imperfection : il en reconnaît la valeur, même avec cette réserve. L'État et la société lui répugnent plus ou moins, mais il peut se présenter des temps et des lieux où l'harmonie invisible transparaît dans l'harmonie visible. Ce qui se révèle avant tout dans l'œuvre d'art. En pareil cas, on sert joyeusement.

L'égalisation et le culte des idées collectives n'excluent point le pouvoir de l'individu. Bien au contraire : c'est en lui que se concentrent les aspirations des multitudes comme au foyer d'un miroir concave.

Étant anarche, ne respectant, par conséquent, ni loi ni mœurs, je suis obligé envers moi-même de prendre les choses par leur racine. J'ai alors coutume de les scruter dans leurs contradictions, comme l'image et son reflet. L'un et l'autre sont imparfaits -en tentant de les faire coïncider, comme je m'y exerce chaque matin, j'attrape au vol un coin de réalité.

Non qu'en tant qu'anarche, je rejette à tout prix l'autorité. Bien au contraire : je suis en quête d'elle et me réserve, pour cette raison précise, le droit d'examen.

Je mentionne cette indifférence parce qu'elle éclaire la distance entre les positions : l'anarchiste, ennemi-né de l'autorité, s'y fracassera après l'avoir plus ou moins endommagée. L'anarque, au contraire, s'est approprié l'autorité ; il est souverain. De ce fait, il se comporte, envers l'État et la société, comme une puissance neutre. Ce qui s'y passe peut lui plaire, lui déplaire, lui être indifférent. C'est là ce qui décide de sa conduite ; il se garde d'investir des valeurs de sentiment. Chacun est au centre du monde, et c'est sa liberté absolue qui crée la distance où s'équilibrent le respect d'autrui et celui de soi-même.

Le bannissement se rattache à la société comme l'un des symptômes de son imperfection, dont l'anarque s'accommode tandis que l'anarchiste tente d'en venir à bout.

Nous frôlons ici une autre des dissemblances entre [l'anarque] et l'anarchiste : la relation à l'autorité, au pouvoir législateur.

L'anarchiste en est l'ennemi mortel, tandis que l'anarque n'en reconnaît pas la légitimité. Il ne cherche, ni à s'en emparer, ni à la renverser, ni à la modifier - ses coups de butoir passent à côté de lui. C'est seulement des tourbillons provoqués par elle qu'il lui faut s'accommoder.

L'anarque n'est pas non plus un individualiste. Il ne veut s'exhiber, ni sous les oripeaux du "grand homme", ni sous ceux de l'esprit libre. Sa mesure lui suffit ; la liberté n'est pas son but ; elle est sa propriété. Il n'intervient ni en ennemi, ni en réformateur ; dans les chaumières comme dans les palais, on pourra s'entendre avec lui. La vie est trop courte et trop belle pour qu'on la sacrifie à des idées, bien qu'on puisse toujours éviter d'en être contaminé. Mais salut aux martyrs !

À première vue, l'anarque apparaît identique à l'anarchiste en ce qu'ils admettent, l'un comme l'autre, que l'homme est bon. La différence consiste en ceci : l'anarchiste le croit, l'anarque le concède. Donc, pour lui, c'est une hypothèse, pour l'anarchiste un axiome. Une hypothèse a besoin d'être vérifiée en chaque cas particulier ; un axiome est inébranlable. Suivent alors les déceptions personnelles. C'est pourquoi l'histoire de l'anarchie est faite d'une série de scissions. Pour finir, l'individu reste seul, en désespéré.

Il n'y a pas plus à espérer de la société que de l'État. Le salut est dans l'individu.

L'idée fondamentale de Fourier est excellente : c'est que la création est mal fondue. Son erreur consiste à croire que ce défaut dans la coulée est réparable. Avant tout, l'anarque doit se garder de penser en progressiste. C'est la faute de l'anarchiste, en vertu de laquelle il lâche les rênes.

L'anarque peut rencontrer le monarque sans contrainte ; il se sent l'égal de tous, même parmi les rois. Cette humeur fondamentale se communique au souverain ; il sent qu'on le regarde sans préjugés. C'est ainsi que naît une bienveillance réciproque, favorable à l'entretien.

Le capitalisme d'État est plus dangereux encore que le capitalisme privé, parce qu'il est directement lié avec le pouvoir politique. Seul, l'individu peut réussir à lui échapper, mais non l'association. C'est l'une des raisons qui font échouer l'anarchiste."

Ernst JÜNGER, *Eumeswill* (1977)

=====

<https://www.larevuedesressources.org/l-anarque,2619.html>

« Au contraire de l'anarchiste, l'Anarque ne désire pas supprimer l'autorité, il s'en accomode et apprend à vivre en son sein, tout en préservant sa liberté d'esprit. Le Rebelle fuyait la société, l'Anarque s'insère en elle.

[...] anarchique, chacun l'est c'est justement ce qu'il a de normal. Toutefois, dès son premier jour, son père et sa mère, l'État et la société lui tracent des limites. Ce sont là des rognements, des mises en perce de l'énergie innée auxquels nul n'échappe. Il faut bien s'y résigner. Pourtant, le principe d'anarchie reste au fond, mystère dont le plus souvent son détenteur même n'a pas la moindre idée. Il peut jaillir de lui sous forme de lave, peut le détruire ou le libérer.

Il s'agit ici de marquer les différences : l'amour est anarchique, le mariage non. Le guerrier est anarchique, le soldat non. L'homicide est anarchique, mais non l'assassinat. Le Christ est anarchique, saint Paul ne l'est pas. Comme cependant l'anarchie, c'est la normale, elle existe aussi en saint Paul et explose parfois violemment en lui. Ce ne sont pas là des antithèses, mais des degrés. L'histoire mondiale est mue par l'anarchie. En un mot : l'homme libre est anarchique, l'anarchiste ne l'est pas. »
Eumeswil, La Table Ronde, 1977, 1978. Traduction Henri Plard, p 42.

« L'anarchiste vit dans la dépendance — d'abord de sa volonté confuse, et secondement du pouvoir. Il s'attache au puissant comme son ombre ; le souverain, en sa présence, est toujours sur ses gardes. Comme Charles Quint se trouvait avec sa suite au sommet d'une tour, un capitaine se mit à rire, et, assailli de questions, il reconnut avoir soudain songé que s'il enlaçait l'empereur et sautait avec lui dans l'abîme, son nom serait inscrit d'une encre ineffaçable au livre de l'histoire.

L'anarchiste est le partenaire du monarque qu'il rêve de détruire. En frappant la personne, il affermit l'ordre de la succession. Le suffixe « isme » a une acception restrictive : il accentue le vouloir, aux dépens de la substance. [...]

La contrepartie positive de l'anarchiste, c'est l'anarque. Celui-ci n'est pas le partenaire du monarque, mais son antipode, l'homme que le puissant n'arrive pas à saisir, bien que lui aussi soit dangereux. Il n'est pas l'adversaire du monarque, mais son pendant.

Le monarque veut régner sur une foule de gens, et même sur tous ; l'anarque sur lui-même, et lui seul. Ce qui lui procure une attitude objective, voire sceptique envers le pouvoir, dont il laisse défiler devant lui les figures — intangible, assurément, mais non sans émotion intime, non sans passion historique. Anarque, tout historien de naissance l'est plus ou moins ; s'il a de la grandeur, il accède impartialement, de ce fond de son être, à la dignité d'arbitre. » p 44.

« Bien qu'anarque, je ne suis pas, pour autant, ennemi de l'autorité. Au contraire : j'ai besoin d'elle, sans d'ailleurs croire en elle. Le principe digne de créance auquel j'aspire n'apparaît jamais : ce qui aiguise mon esprit critique. Etant historien, je sais ce qui peut se réaliser. Pourquoi des esprits qui nient toute valeur persistent-ils, en ce qui les concerne, à élever des prétentions ? Ils vivent du fait qu'autrefois, des dieux, des pères, des poètes ont vécu. L'essence des mots s'est délayée en titres vains. Il existe chez les animaux, des parasites qui se nourrissent en secret d'une chenille. A la fin, au lieu du papillon, c'est seulement une guêpe qui se glisse hors de l'enveloppe. Ainsi en use-t-il à l'égard de l'héritage, et en particulier du langage : faux-monnayeurs qu'ils sont » p. 69.

« Il faut se tenir à l'écart des changements de couches dirigeantes, au sein de la guerre civile, avec ses contraintes de plus en plus rigoureuses » p 105.

« Le trait propre qui fait de moi un anarque, c'est que je vis dans un monde que, « en dernière analyse », je ne prends pas au sérieux. Ce qui renforce ma liberté. Je sers en volontaire. » p 118.

« Je songe à la forêt comme au monde de l'indivis où tout arbre est encore un arbre de la Liberté. Pour l'anarque, les choses ne changent guère lorsqu'il se dépouille d'un uniforme qu'il considérerait en partie comme une souquenille de fou, en partie comme un vêtement de camouflage. Il dissimule sa liberté intérieure, qu'il objectivera à l'occasion de tels passages. C'est ce qui le distingue de l'anarchiste qui, objectivement dépourvu de toute liberté, est pris d'une crise de folie furieuse, jusqu'au moment où on lui passe une camisole de force plus solide ». p 122.

« Ce qui d'ailleurs me frappe, chez nos professeurs, c'est qu'ils pérorent d'abondance contre l'État et l'ordre, pour briller devant leurs étudiants, tout en attendant du même État qu'il leur verse ponctuellement leur traitement, leur pension, leurs allocations familiales et qu'à cet égard du moins ils sont encore dans l'ordre. La main gauche sert le poing, la main droite tend vers l'aumône – c'est ainsi qu'on fait son chemin dans le monde » p 131.

« Le libéral est mécontent de tout régime ; l'anarque en traverse la série, si possible sans jamais se cogner, comme il le ferait d'une colonnade. C'est la bonne recette pour quiconque s'intéresse plus à l'essence du monde qu'à ses apparences – le philosophe, l'artiste, le croyant. » p 132.

« Je ne fais, aucun cas des convictions, et beaucoup de cas de la libre disposition de soi. C'est ainsi que je suis disponible, dans la mesure où l'on me provoque, que ce soit à l'amour ou à la guerre. Je ne respecte pas les convictions, mais l'homme. Je regarde et je garde » p 138.

« L'anarque n'en est pas tenté (par la mine), pour la simple raison qu'il s'oriente, non selon les idées, mais selon les faits. Il se bat seul, en homme libre, peu enclin à se sacrifier pour qu'une incapacité en remplace une autre, et qu'une domination nouvelle triomphe de l'ancienne. À cet égard, l'homme quelconque est même plus proche de lui, le boulanger qui se soucie avant tout de cuire du bon pain, le paysan qui mène sa charrue tandis que les armées passent à travers son champ.

L'anarque est rebelle, les partisans sont hommes du collectif. J'ai étudié, en ma double qualité d'historien et de contemporain, leurs querelles. Air irrespirable, idées confuses, énergie meurtrière qui, pour finir, remet en selle des monarques et des généraux à la retraite qui, pour tout remerciement, les liquident. Il y en a plus d'un que je ne pus m'empêcher d'aimer, parce qu'il aimait la liberté, bien que sa cause ne méritât pas son sacrifice ; ce qui m'affligeait.

Si j'aime la liberté « par-dessus tout », chaque engagement devient image, symbole. Ce qui touche à la différence entre le rebelle et le combattant pour la liberté : elle est de nature, non qualitative, mais essentielle. L'anarque est plus proche de l'être. Le partisan se meut à l'intérieur des fronts sociaux et nationaux, l'anarque se tient au-dehors. Il est vrai qu'il ne saurait se soustraire aux divisions entre partis, puisqu'il vit en société. » p 145.

« Le recours aux forêts confirme l'autonomie de l'anarque, qui, au fond, est toujours ou partout un rebelle, que ce soit dans les fourrés ou dans la métropole, dans la société ou hors d'elle. De même qu'entre le rebelle et le partisan, il faut faire la distinction entre l'anarque et le criminel : distinction fondée sur leur rapport à la loi. Le partisan veut la modifier, le criminel l'enfreindre ; l'anarque ne veut ni l'un ni l'autre. Il n'est ni pour, ni contre la loi. Même s'il refuse de la reconnaître, il cherche pourtant à la connaître, comme on fait des lois naturelles, et à modeler sur elle sa conduite.

Quand il fait chaud, on retire son chapeau ; quand il pleut, on ouvre son parapluie ; quand la terre se met à trembler, on sort de sa maison. Le droit et la coutume deviennent objet d'une science nouvelle. L'anarque s'efforce de les juger sous l'angle de l'ethnographie, de l'histoire et, j'y reviendrai sans doute, de la morale. L'État sera, en général, content de lui ; il ne se fera guère remarquer. De ce point de vue, il existe bien une certaine ressemblance avec le criminel, le maître espion, par exemple, dont les talents prennent pour couverture une occupation banale.

Je suppose que dans certaines grandeurs, dont je préfère taire le nom, l'élément anarchique était très fortement représenté. Car, s'il faut que des modifications fondamentales du droit, de la coutume, de la société aboutissent, cela suppose qu'on s'éloigne fortement des principes reçus. Et cet effet de levier, pour autant qu'il se fasse sentir, doit être mis au compte de l'anarque. » p 154-155.

« L'anarque se distingue aussi de l'anarchiste en ce qu'il possède un sens aigu des règles. A cet égard, et pour autant qu'il les observe, il se sent dispensé de réfléchir.

Ce qui correspond au comportement de tous les jours : quiconque prend le train roule sur des viaducs et à travers des tunnels que des ingénieurs ont conçus à son usage, et auxquels ont travaillé cent mille mains. Ce qui ne lui trouble pas l'esprit ; il s'enfonce dans son journal en toute quiétude, déjeune ou pense à ses affaires.

Ainsi l'anarque, à ceci près que ces relations restent toujours présentes à sa conscience et qu'il ne perd jamais des yeux son thème favori, la liberté, malgré tout ce qui peut passer au-dehors, par monts et par vaux, à toute vitesse. Il peut descendre à chaque moment, non seulement de voiture, mais de toute exigence qu'élèvent à son égard l'État, la société, l'Eglise, et même quitter l'existence. En faire don à l'être, non seulement pour des raisons impérieuses, mais selon son bon plaisir, que ce soit par caprice ou par ennui, c'est son droit.

Pourquoi tant de gens recherchent-ils la carrière de petit fonctionnaire ? Assurément, c'est qu'ils ont du bonheur une image raisonnable. On connaît la règle et ses tabous. On reste assis dans son fauteuil, les autres passent devant avec leurs demandes. Le temps s'écoule d'un cours nonchalant. C'est être déjà à demi au Thibet. Plus la sécurité. Aucun État ne saurait se passer de lui, si tumultueuses que soient les vagues. Il est vrai qu'il faut s'écraser. » p163.

« Les idées, même les bonnes, sont le plus souvent un malheur pour le monde entier, quand elles entrent dans de telles têtes. On a assisté déjà aux plus absurdes des carnivals. L'illusion égalitaire des démagogues est encore plus dangereuse que la brutalité des traîneurs de sabre... pour l'anarque, constatation théorique, puisqu'il les évite les uns comme les autres. Qu'on vous opprime : on peut se redresser, à condition de n'y avoir pas perdu la vie. La victime de l'égalisation est ruinée, physiquement et moralement. Quand on est autre que les autres, on n'est pas leur égal ; c'est l'une des raisons pour lesquelles on s'en prend si souvent aux juifs.

L'égalisation se fait vers le bas, comme quand on se rase, ou qu'on taille les haies, ou qu'on enterre une batterie. L'Esprit du monde semble parfois se changer en un monstrueux Procuste... voilà qu'un cuistre a lu Rousseau et qu'il commence à mettre l'égalité en pratique : il coupe les têtes ou, comme disait Mimi Le Bon, il « fait rouler les abricots ». Les guillotines de Cambrai servaient de prélude au dîner. Des Pygmées ont raccourci les jambes de nègres de haute stature, pour les ramener à la leur ; des nègres blancs nivellent les langues de culture.

L'anarque, ne reconnaissant aucun gouvernement, mais refusant aussi de se bercer, comme l'anarchiste, de songeries paradisiaques, possède, pour cette seule raison, un poste d'observateur neutre. L'historien qui est en lui voit les hommes et les forces pénétrer dans l'arène comme les verrait un arbitre. Le temps rongé tout pouvoir, et plus vite même ceux qui sont bons. » *p 199.*

« Ce n'est nullement par hasard que la politique a pris son caractère de plan de bonheur universel au moment même où les dieux commençaient à décliner. A quoi on n'aurait rien à redire, car les dieux, eux non plus, n'étaient pas précisément bon marché. Mais au moins, on voyait encore des temples, au lieu de cette architecture de termites. La félicité se rapproche, elle n'est plus située dans l'au-delà, mais, bien qu'elle ne soit pas pour demain, en quelque instant de la vie terrestre dans le temps.

L'anarque pense de manière plus primitive ; il ne se laisse rien prendre de son bonheur. « Rends-toi toi-même heureux », c'est son principe fondamental, et sa réplique au « Connais- toi toi-même » du temple d'Apollon, à Delphes. Les deux maximes se complètent ; il nous faut connaître, et notre bonheur, et notre mesure. » *p 203.*

« Nous frôlons ici une autre des dissemblances entre lui et l'anarchiste, la relation à l'autorité, au pouvoir législateur. L'anarchiste en est l'ennemi mortel, tandis que l'anarque n'en reconnaît pas la légitimité. Il ne cherche, ni à s'en emparer, ni à la renverser, ni à la modifier — ses coups de boutoir passent à côté de lui. C'est seulement des tourbillons provoqués par elle qu'il lui faut s'accommoder.

L'anarque n'est pas non plus un individualiste. Il ne veut s'exhiber, ni sous les oripeaux du « grand homme », ni sous ceux de l'esprit libre. Sa mesure lui suffit ; la liberté n'est pas son but ; elle est sa propriété. Il n'intervient ni en ennemi, ni en réformateur ; dans les chaumières comme dans les palais, on pourra s'entendre avec lui. La vie est trop courte et trop belle pour qu'on la sacrifie à des idées, bien qu'on ne puisse toujours éviter d'en être contaminé. Mais salut aux martyrs !

Il est déjà plus difficile de le distinguer du solipsiste, qui considère le monde comme le produit de ses songeries. Attitude largement défendable, bien que maltraitée par les philosophes : le rêve l'atteste déjà. Le monde, maison ceinte d'échafaudages, est notre représentation, le monde, jardin rempli de fleurs, notre rêve.

Il est vrai que le solipsiste, comme tous les anarchistes, et il est le plus extrémiste de tous, se prend à son propre piège, s'arrogeant une autonomie dont les responsabilités sont pour lui un fardeau trop pesant. S'il a, à lui tout seul, inventé la société, le voilà seul coupable de son imperfection, et s'il se brise sur elle, il périt mythiquement de son impuissance de poète, et logiquement d'une faute de raisonnement. » *p 295.*